

boucher, dit l'une d'elles. Aussitôt qu'il ouvrit la bouche, une autre jeta la pierre chaude dedans. Sashiehi Alors, le jeune homme sortit de la chevelure de la femme et ils lui infligèrent une bonne volée de bois de *taperebá*. Le jaguar tomba mort, ils le jetèrent dans un trou d'eau et il y demeura.

A cet endroit de la rivière, où il y avait ce trou d'eau, l'eau s'agita. Les gens dirent qu'on n'arrive pas à prendre d'eau là et personne ne savait pourquoi. Les femmes avaient convenu qu'elles n'allaient rien dire à personne. Tout avait été combiné par le jeune homme pour se débarrasser du jaguar par leur intermédiaire.

Les gens pensèrent emmener un pain à cet endroit et l'histoire arriva jusqu'aux oreilles de la femme du jeune homme. Quand elle sut qu'il s'agissait de cet endroit, elle pensa y aller : "Je vais jeter un coup d'oeil". Et ce fut en courant qu'elle s'y rendit, quand elle y arriva, elle vit le jeune homme et ils se sont retrouvés.

Mais les oncles (hanu) de la fille la voulaient pour se marier, ils voulaient qu'elle reste avec eux et se fâchèrent²⁵⁰, tentèrent de lui faire de la peine en disant tout le mal qu'ils pouvaient sur le jeune homme. Ils dirent qu'ils avait le derrière plat, les jambes toutes fines, qu'il était laid. Mais elle rétorqua qu'elle resterait avec lui car elle l'aimait beaucoup. C'était son père qui les harcelait sans cesse. Le nom du jeune homme était *Wariatopi*. Les oncles l'invitèrent mais lui répondit qu'il n'était pas, car il savait que les autres ne l'aimaient pas. Mais la femme dit qu'elle irait chez ses oncles où ils faisaient une fête. Elle avait déjà une fille et l'emmena à la fête. Le jeune homme dit : "Si vous voulez y aller, vous pouvez y aller. Mais moi je n'y vais pas". Eux partirent.

Quand elle arriva, la fête avait déjà commencé, ils dansaient. En arrivant elle dit : "Me voilà, mes oncles" et entra dans la pièce, dansa et samusa beaucoup : "Cela faisait longtemps que je n'avais pas dansé". Mais tout à coup, elle tomba au milieu de la pièce. "Oh là là! Quelle peine ! Je n'y arrive plus. Un homme dit qu'elle était en butte à ses oncles. Car c'étaient eux qui s'étaient fâchés quand elle avait décidé de rester avec le jeune homme. Elle voulait danser mais n'y parvenait pas. La fête s'arrêta là. Tout allait bien mais la fête finit. Elle insista : "Mes oncles, on va recommencer !". "Non, cela fait déjà une semaine que nous sommes en fête, tu es arrivée seulement à la fin de la fête". Et elle insista : "Mais je veux danser". Mais elle était alors déjà ensorcelée. "Allons danser !". "Non, ma nièce. Nous sommes déjà très fatigués ! Nous avons passé la semaine entière ici". "Mais je veux danser". "Allons à la maison, ma nièce". Et ils partirent.

Ils cheminèrent ainsi mais elle était déjà très fatiguée (*hanho*), très fatiguée. A son arrivée, elle dit à son mari : "Je suis très malade". "Mais je ne vous ai pas dit que vos oncles ne valent rien ? Ils n'aiment que faire du tort aux gens. Maintenant je ne veux plus de toi ici. Repars avec tes oncles".

Elle repartit à bas avec ses deux oncles méchants, c'étaient des sorciers (*rowet ihpyrawa*), ils aiment faire du tort aux gens. Cette femme est morte, et peu de jours après est apparu une bouture de manioc d'où est issue la *macaxeira*²⁵¹. Peu de jours après, ils attachèrent la *macaxeira* et la grillèrent. Cette femme engendra deux choses : la *macaxeira* et la *maniva*. Et par cette *maniva*, c'était déjà du manioc amer, apparu aussi le *tarubá* (*manhyr*), la boisson. Ils burent ce liquide très fort (fermenté) et tombèrent par terre. Alors, ils s'en furent appeler le *paie*, pour les soigner.

Le pain dit qu'avec leur boisson, ils pouvaient danser la *tocandéira*.

/ T o r a n /

250 C'est un témoignage de la valeur préférentielle du mariage avunculaire, de sa crise ou de la tension entre la règle et la pratique.

251 Manioc doux, ensemble de variétés non toxiques du manioc ou *maniva* (*Manihot esculenta*).

ANNEXE B

RÉCIT DE LA GUERRE DÉCLARÉE PAR LES ANCIETRES SATERÉ MAWÉ AU TRAFIC D'ENFANTS, DURANT LES DERNIÈRES DÉCENNIES DU 18^e SIÈCLE.

VERSION INDIGÈNE RELATIVE, PROBABLEMENT, AUX MÊMES FAITS
RELATÉS DANS LA CIRCULAIRE AUX DIRECTEURS DES
CAPITAINES DU PARÁ ET DU RIO NEGRO ÉMISE PAR LE
GOUVERNEUR DE GRÃO PARÁ FERNANDO DA COSTA DE ATAÍDE
TEIVEI, LE 3/10/1769 (PEREIRA, 1954 : 34).

Travail réalisé conjointement avec la narratrice D. Maria Trindade Lopes et le traducteur Brito de Souza.
Données complémentaires fournies par le Tuxua Armando Malquias.

"Les Karaiwas¹ enlevèrent des enfants Sateré hors du territoire indien. Ces enfants étaient issus de différentes "nations" (*ywanitariá*), telles que les */anampá*, */gapá*, */awá*, */uthighituriá*, */ussatu*, */moá*, */mot* *ʔupʔar*, */ypará*, */apohuriá*, */awikyriá*, e */huna*. Une fois ils en enlevèrent deux et dirent à leurs parents: Nous les emmenons pour faire leur éducation et à leur retour, ils sauront beaucoup de choses et reviendront avec des marchandises². Les parents les laissèrent donc emmener les enfants.

Mais les blancs revinrent sans les enfants. Les parents, alors, demandèrent : "Où sont nos enfants ?" Ils répondirent : "Ah ! vos enfants ne reviendront pas. Ils se sont habitués et sont restés là-bas".

Lors de nouveaux voyages, les Karaiwas avaient réussi à enlever d'autres enfants. Au moment où leur embarcation passa à un endroit appelé *Kuritiʔi* (em portugais : Curitiba), ils demandèrent à un enfant de la nation */wasatu* de préparer à manger. Le *tapuyá*³, ne l'ayant jamais fait, a dit qu'il ne savait pas. (Tu sais ce que ça signifie faire à manger pour un Karaiwa, non ?) Alors, il ne le fit pas. Plus tard, le pilote de l'embarcation, qui avait suivi la conversation, s'approcha des enfants, en appela une partie et leur dit : "Où est-ce que vous êtes venus faire ? vous ne savez même pas ce qu'ils ont fait de vos frères enlevés avant vous. Ils les ont fait beaucoup souffrir, ils en ont tué, ils en ont jeté à l'eau, ils ont jeté du café brûlant sur d'autres qui ne savaient pas faire le café. Voilà ce qu'ils ont fait avec les vôtres". Il raconta qu'ils obligèrent les enfants à nettoyer à la main les santiares pleins d'excréments. Comme les

1 Dénomination générique donnée par les indiens aux Portugais et Néobréshiens, équivalant à "Blanc".

2 Après le Tuxua António, c'était un "caboto", un Sateré qui avait vécu longtemps hors de faire indigène, et visitait de temps en temps les villages pour emmener les enfants et en donner des nouvelles : "L'homme apprend déjà, je l'ai mis chez un Blanc qui s'occupe de lui. Maintenant j'en veux un autre pour qu'il puisse étudier aussi".

3 Dénomination générique de "Tindim" donnée par les Tupis de la côte aux malles de l'intérieur, qui se généralisa pendant la colonisation et que les Sateré-Mawé adoptèrent pour eux-même et pour se différencier des Karaiwas.

enfants étaient effrayés et dégoûtés et ne voulaient pas le faire, ils les frappèrent et les tuèrent. Le pilote avertit les enfants qu'au moment où on leur demanderait de faire à manger, il clignerait de l'œil, signal pour eux de se jeter à l'eau.

C'est alors que le patron vint et demanda à un enfant de la nation Wasai et à un autre de la nation Sateré de faire à manger : comme ils ne savaient pas, il les battit et les jeta à l'eau. A ce moment, le pilote fit signe aux autres enfants qui plongèrent dans l'eau, nager et réussirent à fuir. Puis, ils pénétrèrent dans la forêt et marchèrent pendant trois jours, sans rien manger. Cet endroit était inhabité, ils durent marcher jusqu'à ce qu'il parvint à un village. Une fois là, ils se mirent à pleurer, on leur demanda de raconter ce qui s'était passé, ils racontèrent qu'un de leurs frères était mort mais qu'ils avaient réussi à s'échapper. Ils dirent ce que le pilote avait raconté sur le sort réservé à ceux qui avaient été enlevés auparavant. Qu'ils étaient morts, noyés à coups de bâton et que les mêmes hommes en avaient tué encore un autre venant de /Kuriti?/. Les Wasai, alors, furent révoltés par la nouvelle. Les /moturukur/ : Munduruku, /Aiapu/ : Japu aussi se révoltèrent. Ils comprirent alors pourquoi les autres enfants n'étaient pas revenus avec la marchandise et tout le reste, et ne reviendraient jamais.

Ils décidèrent alors de faire une parcelle cultivée (*roça*) de bambous (*fascarajá*). Ils passèrent un an à cultiver et trois ans à fabriquer les flèches (*imori?á*). Les enfants qui avaient survécu avaient indiqué l'endroit où étaient morts les autres : la plaine Curubi, l'usine "Camaleao"⁴ et Parintins. Ces noms étaient restés gravés dans leurs mémoires. Quand les flèches furent prêtes, ils dirent : "Maintenant nous allons nous venger !" : /Matopéyk i/, et ils se mirent d'accord sur le jour de la vengeance.

A l'approche du jour de l'attaque, ils ont vu dans le "taquarati" que du sang avait été aspergé au pied des plantes, signal de guerre. De là, ils traversèrent la rivière. Quand ils arrivèrent dans ces parages, les hommes étaient là dans leur embarcation. Alors, nos parents se sont mis à boiter leur "très cher" *guarazá* (*guarazá ky?e?e?*⁵, fumer leur tabac (*subukuy?e?*) et boire leur caapi (*kaapi ky?e?*), ce qui leur a fait ressentir une pression à la tête (*kemmu?e?*). Aidés par ces forces⁶, ils ont attaqué, ils ne l'ont pas fait dans leur état normal⁷.

Quand ils arrivèrent, ils lancèrent leurs flèches, un grand nombre de flèches, même. Les Karaiwa- in aussi tirèrent et disaient : "Tiens, voilà la nouvelle carabine que vous vouliez et qu'on vous apporte ! et ils tiraient en même temps.

Mais les Tapuyas avaient creusé une tranchée pour se protéger et rien ne les atteignait. De là, ils envoyaient leurs flèches. C'était un vieillard qui avait préparé le "poison pour tuer" (*tuakaku?i*) dont on enduisait la pointe des flèches. Il suffisait qu'elle frôle quelque un pour le tuer. Il ne fit qu'apporter le poison. Il le porta jusqu'aux guerriers et puis mourut. Il dit avant de mourir qu'il ne voulait pas voir les siens faire la guerre. Celui qui était touché par le poison succombait.

Ils enduisaient juste la pointe de la flèche de poison⁸. Ils inventèrent aussi un autre type de flèche qui portait à sa pointe un noyau de *tucumá* (*awarichoá*). Quand ils prirent le noyau et commencèrent à le

4 /Usine Camaleao se trouvait en bas de l'embouchure de /Mandrá, où il y a eu beaucoup plus tard une usine de bois de rose/.

5 /Ky?e?e? est un surlit qui indique la vénération, un peu comme "bien-aimé", "béni", "sacré".

6 /meimemurat ealka wivior/ (ces forces avec).

7 /Yá /rautehapy hokk pe?i /aratumung/ : (négl., pron. 3e pers pl. esprit /mens) bon négl. pron. 3e pers pl. /lianti/

8 Les anciens Sateré-Mawé ont ce point commun avec les anciens Tapujos, dont les armes, selon HERRIARTE (1956, III : 179) étaient "des arcs et des flèches, semblables à celles des Indiens de ces contrées, mais les flèches sont préparées avec des herbes vénéreuses, contre lesquelles jusqu'à présent on n'a pas trouvé d'antidote : c'est pour cette raison que les autres Indiens les craignent. En cas de blessure, il n'y a pas de remède".

tallier, il en sortit du sang. Signal d'attaque. Quand ils lançaient cette flèche vers le haut, elle sifflait, les Karaiwa- in la suivaient des yeux, et il leur tombait dessus une volée de flèches. C'est ainsi qu'ils tuaient. Pendant ce temps, un autre groupe s'avancait. Quand les Karaiwa- in tiraient, ils sautaient dans une tranchée qu'ils avaient eux-même creusée, ainsi ils ne recevaient aucune balle.

Quand ce groupe de Karaiwa- in arriva vers une plaine, ils trouveraient là un vieux Sateré très âgé, tout seul. Les Karaiwas lui dire : "Tiens, voilà la machette qu'on vous avait promise. Alors, ils coupèrent les deux mains du vieux, le torturèrent jusqu'à ce qu'il meure.

Cela révolta encore plus nos parents. Ils continuèrent la guerre encore 5 ans. Les karaiwa- in avec les fusils et les tapuya avec les flèches. Ne vivant que pour la guerre. Quand ils avaient soif, ils mettaient de l'eau dans un grand récipient et y jetaient une fourmi appelée /muruhi/. Cette fourmi devait suivre le bord du récipient. Si elle arrivait à faire le tour du récipient et à passer de l'autre côté, ils buvaient l'eau. C'était un bon signe pour eux.

Mais si la fourmi allait jusqu'au milieu du récipient et revenait, ils ne la buvaient pas, parce que c'était un mauvais signe. C'était une sorte de prédiction. Ils passaient leur temps à jeûner. Pendant la guerre, ils ne mangeaient pas les petits des gibiers (*wiat mempy?i*), aucun, parce que selon eux, le petit rend peureux : /gen?e/. Ils n'en mangeaient pas pour ne pas faiblir : /yi unperup ti?tu ta?atu ahawe/, pour affronter la guerre.

Ils se sont battus jusqu'à ce que les karaiwas reconnuent leur défaite, à cause des flèches qui les tuaient par leur seul contact.

Alors, les Karaiwas, dont il ne restait qu'un petit nombre, demandèrent grâce. Un d'eux, alla rencontrer le tuxaua et lui dit : "Bon, tuxaua, cessez de guerres. On s'est beaucoup combattus. Celui-ci est pour vous, il sera votre esclave. Celui-là aussi, ils leur livrèrent deux karaiwas.

A cette occasion, ils apprirent que les karaiwas avaient attaqué aussi un autre endroit /muppyru/. Les tapuyas, très nerveux, suite à cette attaque subie par les leurs, décidèrent d'aller là, affronter cet autre groupe. Ceux qu'ils tuaient, ils les mangeaient. Mais pas comme il fallait. Ils préparaient un feu et y jetaient un quart de corps, un bras, un morceau... Une fois à moitié carbonisée, ils le prenaient, couraient et mangeaient. Cela permettait aux tapuyas de tenir.

Après cette attaque, ils retournaient chez eux et rassemblèrent beaucoup de gens. Ils s'allèrent aux /meiru?/ qui étaient très nombreux. Ils rivalisaient entre eux pour voir qui était le plus résistant. Les uns dirent aux autres :

"Vous n'avez pas combattu ! Vous non plus !". "Vous non plus !".

Et il sensuvt⁹ une lutte entre nations. C'est ainsi que quelques unes disparurent comme /nokiu/ : ? /sahayria/¹⁰. Puis ils dirent : Bon, arrêtons ces disputes ! Juste quand ils apprirent qu'une autre

9 /Le clan /meiru?/ : nom d'une sorte de hammeton, est en général considéré comme un peuple de valeureux guerriers, de braves, par les Sateré-Mawé. Bien qu'ils se soient alliés à eux, beaucoup estiment être "l'unique nation (/wania) qui ne se soit pas soumise aux Sateré".

10 /Volla, la guerre éclata, une guerre générale, ils se battirent nation contre nation, comme les Munduruku. Les tribus /Asai, Guarani, /Iambu, /Carajo étaient pour les Sateré. Toutes soutenaient les Sateré. Les Munduruku étaient ennemis des Sateré, ils ne les aimaient pas. Et tous furent contre la nation Munduruku. Il n'en restera pas un, dirent-ils, parce qu'ils sont nos ennemis. Ils entrèrent dans leur territoire, et les tuèrent. Un petit garçon en échappa, de cette table (il mourra sur ses parents, ils c'étaient près quatre ans). Les uns désaient : /monse, pourquoi laisser en vie nos ennemis ? /Ily en aura de plus en plus et ils voudront se venger. Un autre dit, les Iur ne sont à rien. Cet enfant est innocent, ça n'avance à rien de le tuer. Celui qui échappa au massacre, était le père du (tuxau) /Bartolomeu Berles. Celui qui ne voulait pas le tuer, nous allons emmener cet enfant et l'élever. Nous en aurons besoin plus tard pour allumer notre cigare, préparer le /dop, le /guarata, /Volla /Hastere (tuxaua /Armando /Maliquais).

attaque allait survenir, à un endroit appelé "Traïqao" : Aupypnu. "Ce fut au temps des grands parents du cazusa Alexandre¹¹ qui emmena les deux qui avaient été livrés par les tuxaas, et comme les karaiwas avaient fait à leurs parents, ils ordonnèrent qu'un des hommes grimpe à un palmier couvert d'épines. Comme l'homme ne voulait pas monter, il lui dit : "Voici l'arc que vous nous aviez commandé. Et il le transportèrent d'une flèche ! : Quand le karaiwa vint de nouveau parler au tuxaau en demandant grâce, le tuxaau lui accorda et ils se serrèrent la main¹²."

Les musiques du Waumat (tocandera) racontent ce passé. Les premiers à créer la polémique ont été les karaiwas-in, qui ont voulu envahir, ici ce territoire. C'est pour ça qu'il y a eu la guerre. Quand, ici /wasa, kaikaiti/¹³ et le /tiapu/, ceux que l'empereur emmena avec lui, eurent connaissance de ces événements, ils ne voulurent plus que les disputes et la guerre continuent. Ils sont intervenus pour qu'à partir de ce moment s'arrête la guerre. Ils dirent qu'ils allaient juste envisager les bonnes affaires qu'ils pourraient faire ensemble, les marchandises, qu'ils pourraient apporter pour l'échange et la vente et toutes les bonnes choses.

Il y a plein d'histoires comme ça. Mais les gens ne veulent pas en parler de peur que les karaiwas se vengent. Mais je les raconte parce que je sais que c'est le passé et je ne fais que les raconter.

11

Cazusa Alexandre était un commerçant portugais établi à Ponta Alegre, Andaraí. Je demandais à la narratrice si ses parents étaient des /asiag potiruru/, /asiag, vieux mangeurs/. Elle me répondit /traiqao/, /traïqao asiag foi owaen I/. C'est ça même, ils sont /asiag/. Je demandais, alors, si /asiag/ voulait dire étranger. Elle répondit /pewa kahato I/. "C'est sûr !".

12

On fait référence probablement aux actions pacificatrices coordonnées par Lobo d'Almada, gouverneur de la Capitaine du Rio Negro, à qui l'on attribue la "pacification des Mundurucu", pendant cette période (MORONHA NETO, 1988 : 113 ss).

13 La narratrice commenta que les descendants de ces deux clans, ont donné l'origine aux amérindiens, aux Italiens et aux colombiens (voir récits 14, 15, 16, 17, Annexe mythes).

A propos de chants guerriers du rituel de Waumat

Aujourd'hui ils chantent, mais pas comme le Tupana veut. Le Tupana ne permettait pas de chanter des chants guerriers. Il préférait qu'ils chantent des chants de /atocandera/ uniquement, parlant de la chasse, du paresseux, des mouches... Il ne leur était pas permis de chanter des chants de guerre. Auparavant, ils chantaient ce qui arrivait, pendant les chasses, où ils allaient, comment ils s'y prenaient pour chasser, des /tapiis/ (abris) qu'ils faisaient là-bas dans la forêt. C'était les sujets de leurs chants. Après toutes ces perturbations, ils commencèrent à danser parlant du "karaiwa", nommant le karaiwa dans leurs chants, en disant /wahi/ : /yuhahata wahi, uru'i ehig na "Nous avons tué les blancs, là-bas dans la plaine du Curubir".

Circulaire que le gouverneur Fernando da Costa de Almeida Teive envoya aux directeurs des capitaineries du Pará et du Rio Negro, le 3/10/1769

Source : Archives publiques de l'Etat du Pará (apud. PEREIRA, 1954 : 34)

Vous, Monsieur le Directeur de la capitainerie, donnez l'ordre en mon nom au caporal du bateau lors du départ pour le Sertão, de ne pas remonter de fleuve où il pourrait rencontrer des Indiens de la nation Mangüés, ces hommes misérables qui ont résisté aux pratiques qui leur avaient été destinées par l'introduction d'outils et autres marchandises commercialisées avec eux, pour retomber dans les ténèbres du paganisme ; il faut les réduire à la précarité pour en tirer les fruits de leur descente, ainsi qu'il serait préconisé ce qui certainement se produira, quand ils se verront dépossédés du secours qui jusqu'à ce jour leur a été inconsiderément apporté...¹⁴

ANNEXE C

LA CABANAGEM - UNE ETHNO-HISTOIRE DE LA TROISIÈME DÉCENNIE DU 19ÈME SIÈCLE

RÉCIT TRANSMIS PAR LE TUXAUA ANTONICO MIGUEL FERREIRA ET SON ÉPOUSE ROMANA À LEUR PETIT-FILS ET ACTUEL TUXAUA DE PONTA ALEGRE ANTONICO MIQUILLIS TÉMOIGNAGE DE 1995

La Cabanagem, dit mon grand-père, est venue du dehors. Les Cabanos étaient des blancs qui sont venus attaquer les Indiens, et n'apparaissent que de nuit. Ils arrivèrent à Parintins, qui était un territoire indigène. Les Cabanos attaquèrent et tuèrent un grand nombre d'Indiens mais une partie réussit à s'enfuir. C'est ainsi que commença la Cabanagem. Ils arrivèrent à Parintins et de là remontèrent. Ceux qui fuirent, par peur des Cabanos, donnèrent l'alerte ici. Les Cabanos attaquèrent les Indiens, ils nous massacrèrent, et maintenant nous allons nous venger : / henowatuwepy, koikwatuwe kurai wainate/.

Ils venaient en remontant, remontant. Ils établirent un campement au Camaleão, puis remontèrent, progressant lentement. Ils étaient nombreux, une embarcation pleine de Cabanos. Ils se déplaçaient en bateau à voile. Ils allaient où le souffle du vent les menait. Ils n'avaient pas de rame, ils n'avaient rien. Ils décidèrent d'attendre la tombée de la nuit, de là s'approcher de la Granja, où il y a une anse, y passer la nuit, pour continuer le jour suivant. La Granja est située dans une pente, où il y a un châtaignier, c'était un terrain d'espagnols. Après ils arrivèrent à la Traição (Traição) où ils établirent un nouveau campement. A la grande baie de Traição il y a un canal bien au milieu qui commence au Parana do Ramos et se jette de nouveau dans le Andirá, la grande rivière qui mène au Parintins. Ils campèrent là tandis que les Indiens descendaient. Sans qu'ils aient pu s'y attendre, les soldats se jetèrent sur eux et les massacrèrent. Un seul Indien réussit à s'échapper. Il dit : " Bon sang ! Ils les ont tués, et alors ? ... " Ils ne savaient pas ? Ils s'étaient cachés dans des tranchées. Et ils en sont sortis. La plupart de ceux qui étaient remontés allèrent se réfugier au vieil Araticum ? Et maintenant ... ? Ou allons-nous faire ? Cet homme est venu nous dire que les hommes arrivaient. Nous allons nous préparer ici même. Ils sont remontés et ont tué beaucoup d'Indiens. A la Traição, l'endroit est étroit. Un lancer de flèche le traverse facilement d'un côté à l'autre. Ils s'en allèrent se préparer. De là, les Cabanos descendirent

¹⁴ La traduction a essayé de conserver le style du document original. C'est moi qui souligne. Pour le sens de "pratiques" et de la "descente" (descenso de Indios), voir Première Partie.

car ils n'avaient plus de munitions. A cette époque, la bombe n'existait pas, juste la carabine, le fusil. Il n'y avait pas comme maintenant des avions, ni des bombes, ni des mitraillettes. Juste des balles. Mais ils étaient déjà parvenus là-haut. Et ils en avait tué un grand nombre, continuant à tuer. Lorsqu'ils arrivèrent au Curitiba, troisième point, de la Praia Dourada jusqu'en bas où il y a une jolie plage avec un *inajazal*, bien à l'embouchure du Quatro, où il y a un canal, les indiens ont creusé leur tranchée. Moi-même, j'ai pu les voir, ces tranchées qu'ils ont creusées. Ils disaient : " Nous allons nous venger".

Ceux qui remontèrent, arrivèrent au Torrado, ils ne marchaient que de nuit. Le jour, ils ne bougeaient pas. Quand ils arrivèrent au Torrado, ils n'avaient plus de café. Ils dirent, nous allons préparer notre piance ici. Alors ils grillèrent là le café, et c'est pourquoi ils donnèrent à cet endroit le nom de "Café Torrado".

Alors, nous partons. De là, ils descendirent, et les indiens étaient déjà prêts : Laissons-les descendre, et quand ils arriveront là près de la Granga, nous y allons et les tuons. Un guerrier [du côté des indiens] suivit ce qu'ils dirent : d'ici nous allons à Maués... ce n'était pas Maués, c'était Luzzia le nom de ce premier village. Maintenant nous allons à Luzzia, nous arriverons de nuit, et attaquerons les indiens là bas.

Les Sateré descendirent, nous les attaquerons au ruisseau, ils disaient. Quand ils arrivèrent près du terrain de l'espagnol, il y avait leur embarcation, pleine de soldats, et à terre, se trouvait une maison, elle aussi pleine de soldats. Dormant de jour, ils n'attaquaient que la nuit. Mais le Sateré guettait dans un arbre et observait de là-haut où les hommes s'étaient arrêtés.... Il redescendait... Que disent les hommes ? encore rien..., je crois qu'ils remontent. Allez ! on va à leur rencontre. Andirã est très belle l'épée. Une partie venait en barque et une autre partie par la terre. L'homme grimpa à un arbre pour scruter et repérer l'embarcation des hommes. Nous allons nous venger. Deux hommes montaient la garde. Celui qui espionnait vient leur raconter ce qu'il a vu, leur nombre, l'endroit où ils se tiennent, comment est leur embarcation. Et un autre qui y est allé, rapporta : les hommes sont dans une maison fermée qui a trois portes, une comme ça... Ils dorment...

C'est bon. Alors allons-y. Une partie des hommes, vous, va attaquer ceux qui sont à bord. Nous allons attaquer ceux qui sont à terre. Ils préparèrent tout. Alors allons-y, ils arrivèrent là-bas. Le lieutenant au milieu de ses soldats avait un revolver ici, à la ceinture, il dormait en ronflant. Le caporal, le sergent et un soldat qui étaient à bord, même chose. Leur vigile, un noir-faisait de même, dormant les bras ouverts. Le vigile, le noir, on va s'en occuper en premier. Alors l'indien plaça une taquara (pointe de flèche taillée en lame) sur le bambou. Sans qu'il s'y attende, l'homme tira une flèche, le noir fit un bond, et disparut dans l'eau. Les autres arrivèrent, ils se réveillèrent et reçurent des flèches. Et ceux qui étaient en bas, dans la maison, même chose. Ils les tuèrent tous. Aucun n'en échappa. Ce fut leur première guerre, leur première révolution. Et voilà. On s'est vengé. Ils ont tué un grand nombre de nôtres, et nous des leurs. C'est déjà payé. Sateré a gagné la bataille.

Alors ils dirent : C'est l'empereur qui a envoyé le Cabano pour nous commander, c'est sûr. Nous allons parler avec lui, là-bas à Belém. Il le faut. Alors ils descendirent et arrivèrent à Santarém. Mais, c'est admirable, Madame, ils voyageaient en canoë, longeant la rive de l'Amazonne, aux eaux si agitées ! Parce qu'ils étaient vraiment très courageux. Ils arrivèrent à Santarém et l'empereur apprit qu'ils venaient.

Il leur fit transmettre que ce n'était pas lui qui avait envoyé des hommes sur leur territoire et qu'ils ne devaient pas continuer pour se rendre au palais. Il fit dire : "Je vous ordonne de quitter le Maranhao et de faire marche arrière". Alors ils quittèrent le Maranhao, sinon ils auraient cherché à s'entretenir avec l'empereur, dans son palais à Belém.

C'est pour cela que les Sateré disent qu'ils n'ont jamais perdu aucune querelle, ni aucune guerre. Les blancs ont en tué beaucoup, mais ils ont gagné la bataille face à la lacheté des blancs.

Ceux qui du temps de la Cabanagem, remontèrent se cacher par peur de la guerre, allèrent là au Vieil Araticum, en plein milieu de la forêt. Et le vieil Antonio les laissa s'installer¹, ils y restèrent, et s'unir aux femmes d'ici.

¹ Probablement le Tuxaua de l'époque était d'une génération antérieure à celle d'Antonio.

REFERENCES HISTORIQUES SUR LA PRESENCE DE
TUXAUA MAUES A BELÉM

ANNEXE D

La référence dans la tradition orale des Tuxauas Sateré-Mawé à un voyage de leurs ascendants vers la capitale de la Province est constatée dans trois documents officiels différents. Le premier est un document envoyé par le Président Lobo de Souza au ministre de l'Empire, le 13/05/1834, partiellement transcrit dans MOREIRA NETO, 1988 : 132 ; le second de la main du chanoine Bernardino de SOUZA (1873 : 87-88 ; apud MOREIRA NETO, 1988 : 134). Les deux documents font référence à CRISPIM DE LEO, cité comme Tuxaua, dans le premier et dans le deuxième nommé comme Inspecteur du "quartirão" de Andirá, subdivision administrative du District de Vila Nova da Rainha².

Le président comme le chanoine, accusent le leader indigène d'être à la tête d'un mouvement de révolte portant atteinte à la "propriété, au decorum et à l'existence politique". Souza diabolise ce personnage, le présentant comme un leader pervers qui avait été destitué pour ses actes inconsiderés. Il fait référence à un "brei" voyage du leader à la capitale "au cours duquel il trompa le gouvernement et obtint non seulement des cadeaux pour tout un peuple d'indiens, inventé, mais également des recommandations destinées aux autorités de Vila Nova da Rainha lui assurant protection et considération. Le chanoine accuse CRISPIM DE LEO d'avoir "de sa propre main mit à feu et à sang le village récemment créé de Andirá. Pourtant avant même que l'immense bûcher, par lui-même allumé, n'ait été réduit en cendres, CRISPIM DE LEO mourut, traversé d'une balle, en lançant un ultime et satanique regard à son oeuvre de destruction...". Cette mort serait intervenue, ajoute l'auteur, pendant la "révolution de 1835, connue sous le nom de CABANAGEM".

La troisième référence au voyage accompli par les leaders indigènes à Belém, est établie dans un rapport gouvernemental de 1846, qui coupe court au scénario hollywoodien du chanoine Bernardino de Souza :

"Au cours du mois de juin, trois indiens, accompagnés de plusieurs autres membres de la même nation, habitants de Andirá, au Rio Preto, apparurent dans cette ville, se présentant comme chefs de la nation Maues, et se plaignant des violences que leur faisait subir un inspecteur intérimaire nommé Manoel José Plácido qui se trouvait là ; le gouvernement les accueillit avec bienveillance et considération et veilla en accord avec le Directeur Général à ce qu'ils ne soient jamais persécutés, ni victimes de violences ; et leur offrit à chacun des uniformes complets à leur taille et des baboies qu'ils appréciaient tout particulièrement, ainsi que bon nombre d'outils agricoles à se partager entre eux tous".

MOREIRA NETO, 1988 : 137³

LA CABANAGEM - RÉCITS DES VAINQUEURS -
DOCUMENTS FIGURANT AUX ARCHIVES PUBLIQUES DE
L'ÉTAT

CORRESPONDANCE DU COMMANDANT DE L'EXPÉDITION DE
AMAZONAS AVEC LE GOUVERNEMENT - 1839.

Codex 838 : 17

Voire Excellence. Dans la copie incluse de la correspondance du 1er Lieutenant de l'Armée Nationale Impériale Lourenço da Silva Araújo Amazonas qui commanda l'expédition menée sur les territoires indiens de la nation Maues, votre Excellence prendra connaissance des faits s'y rapportant. Bien qu'ayant échouée dans l'objectif fixé qui s'avéra particulièrement difficile, et tandis que les rebelles marchaient à la suite de l'assassin Barbosa, de nouvelles dispositions sont prises afin de placer dans ces lieux une force armée suffisante ainsi qu'un certain nombre d'indiens de la nation Mundurucu dans le but de les combattre ou de les rappeler à l'ordre ce que juge possible, visant à les éloigner des rebelles qui vivent reclus entre eux, ce qui se produira, je suppose, avec les fréquentes explorations qui seront menées dans cette forêt. Dieu vous garde.

Quartier général du commandement de la Force du Rio Preto au camp de Ichituba 27 Juin 1839.
Lieutenant Colonel José Luis da Souza Commandant de l'Expédition do Amazonas. Manoel Munis Tavares
Commandant de la Force du Rio Preto.

Conforme

Justino Francisco da Silveira

Ajudaunt du camp intérimaire

(calligraphie et couleur identique, dans le coin gauche du document : "Copie", dans le coin droit : "N°1").

² Dans d'autres documents (FEIS, 1935 : 127 ; MIRANDA, 1908 : 53-54) on se réfère à ce même personnage "Principal".

³ Voir la référence à Crispim de Lobo sur l'annexe D Cabanagem, document 59.

d 1 B
"Copie de copie"

Votre Excellence = De retour de l'expédition aux terres des Maués, j'informe votre excellence que, part de ce point le 30 du mois dernier, j'ai progressé jusqu'au 31 sans rencontrer d'ennemis particuliers. Faisant halte à la nuit tombée, j'ai été informé de l'existence de vestiges récents de peisonement qui se dirigeaient vers les terres. A midi du premier jour du mois courant, on arriva à une ancienne halte où d'autres vestiges ont également été trouvés ; à 4 heures de l'après midi à une distance de 6 heures de marche du premier village, j'éclairai aperçu et parla à un homme qui s'enlignait de l'armée sur lequel il ne tira pas pour éviter tout bruit à proximité des villages. A l'heure de l'Ave Maria [18 heures] ayant fait halte pour passer la nuit, les soldats capturèrent un indigène Maués, me l'amènèrent et je lui fis donner un traitement des plus humains : il fut remis en liberté avec ses armes /arc et flèches/ passa la nuit au camp pour rejoindre au matin son village et informer son Tuxaua de nos intentions pacifiques. Au matin du 2 courant il partit : bientôt l'Armée proche du village prit les précautions d'usage pour l'investir, et en y entrant j'eus la surprise de le trouver abandonné et en cendres. Les soldats que je plaçai sur les chemins environnants appréhenderent une vieille femme de la nation Maués qui reçut un traitement humain ; elle nous apprit que la veille cinq à sept rebelles qui se trouvaient dans la maison depuis deux heures de l'après midi avaient investi le village, mis l'alarme chez les sauvages qui, terrorisés avaient abandonné et incendié le village. Suivant mon projet de rencontrer et d'entrer en accord avec le Tuxaua Matheus, j'envoyai immédiatement un détachement de quarante soldats commandés par le Alferes Pres dans le but de rassurer et d'établir par leur intervention une communication avec toute la nation Maués. Ce détachement aux abords du village tomba dans une embuscade des rebelles et dut se frayer un chemin à travers les flammes jusqu'à l'entrée du village. L'incendie des maisons se serait propagé à tout le village si le détachement ne l'avait investi en faisant fuir les rebelles. Le guide Maués Luiz José Antonio est mort, le Sergent Estevo Jose de Araujo et le soldat du 2ème bataillon Calvacante furent blessés. Avant la nuit, le détachement se retira après avoir pris soin que rien de ce qui appartenait aux sauvages ne soit dérobé. Le 3 courant, je m'aperçus que l'influence et l'imposure des rebelles rendait difficile toute communication. Voyant qu'avec des hostilités, nous ne pourrions les empêcher de fuir et d'abandonner leurs villages en cendres, d'autant plus que le recours dissuasif n'était pas possible étant donné que nous avions déjà un blessé dans l'impossibilité de se déplacer. Nous étions dépourvus de tout recours si leur nombre augmentait, ayant multiplié les détachements, j'aurai été obligé d'opérer un repliement difficile de trois jours de marche sur un terrain propice aux embuscades. C'est la raison pour laquelle, je me déterminai sans autre considération à faire replier l'Armée au Point. Je dois porter à la connaissance de votre Excellence que cette expédition vers les terres était attendue par les Maués et plus encore par les rebelles. Les derniers déserteurs de ce Point, je crois que tous ceux de Pauxis [Obidos] y compris un Tambour étaient passés par les terres dans le but de déterminer les sauvages à leur fournir une pilance, et les rebelles à ne pas les persécuter en enlevant la possibilité d'une expédition aux terres. Les rebelles ont profité de ces antécédents pour se mettre en observation sur les sentiers et rendre méfiants les Maués à notre égard. C'est ainsi que notre présence a été détectée dès le deuxième jour de marche. Il faut savoir que Barbosa, où qu'il soit, dispose d'espions disséminés dans tous les villages, le mettant au courant de tout ce qui se passe et influençant les esprits des sauvages en sa faveur. Permettez-moi de vous soumettre mon humble opinion quant à de semblables expéditions : je pense que nous devrions les reprendre comme par le passé, avec un contingent plus dissuasif, un renfort de munitions sans tenir

compte de la farine qui abonde en excès dans cette terre. Je trouve nécessaire l'établissement d'une garnison d'au moins 50 soldats, hormis les détachements qui devraient être dépêchés à différents points en même temps, et dans laquelle se trouverait une infirmerie pour les premiers secours aux blessés, dont il faut impérativement tenir compte. Voici exposés à votre Excellence toutes les faits relatifs à cette expédition que je viens de commander auxquels il convient d'ajouter qu'il me reste quelque espoir que les Maués aient été convaincus de nos bonnes intentions grâce à mon intervention dans leurs villages, le traitement et la liberté donnée aux prisonniers, et les instructions que je leur ai donné, de dire de ma part à leur Tuxaua de se méfier des rebelles et de se tourner vers nous. Que Dieu garde votre Excellence. A bord de la goélette Rio Grandense, 5 juin 1839. Monsieur Manoel Munis Tavares Lieutenant Col. de L'expédition chez les Tapajós Lourenço da Sa. Araujo Amazonas Commandant.

Conforme Basilio Magno da Silva Alferes.
Conforme Justino Francisco da Silveira
Adjudant de camp intérimaire

d64

De Santarem 18/08/1839, du Lieutenant Colonel Joaquim José Luis de Sousa, Commandant de l'Expédition au Amazonas

A Bernardo de Sousa Franco, Président de la Province du Pará
 ... " le lieutenant Colonel Manoel Munis Tavares m'écrit dans un unique courrier particulier avoir effectué une expédition à la terre des Maués, accompagné du Tuxao Joaquim, de 100 mundurucus, ainsi qu'une troupe de votre excellence ; expédition qu'il m'avait soumise longtemps auparavant, et que j'avais soutenue dans l'intention de pouvoir établir une communication par l'intermédiaire du Tuxao Joaquim, avec les mundurucus des plaines, contact de grand intérêt pour la persécution des rebelles, et l'arrêt de la guerre de ce côté.

d65

"Carte descriptive des médicaments venus à l'Aballe, de différents lieux, figurant dans la pharmacie de l'expédition". (venus d'endroits comme : Luzéa, "Rio bráco", "Rio preto").

d66

Votre Honneur, Remettant à votre Honneur le commandement de l'Amazonie conformément aux ordres de son Excellence le Président de la Province, je vous confirme que je vous juge prêt pour donner suite au service dont vous êtes en charge. Les rebelles de l'Amazonie viennent des montagnes du Rio Preto, de la terre des Maués dont vous devez être mieux informé pour avoir fait la Guerre de ce côté. D'autres viennent aussi des hauteurs du Rio Aropadi, district de Luzéa comme le rebelle Geraldo Jorge de Magalhães, à la tête d'une importante bande ; ainsi qu'un autre rebelle Pantaleão de Tal qui mène un groupe de Muras au lac des Auitazes. Dans le district de Tupinambarana au lac de Andirá, se trouve le rebelle Crispim de Leao à la tête d'une bande qui menace à tout moment d'attaquer Tupinambarana et contre lequel il s'est avéré impossible d'envoyer une force suffisante à l'annihiler. Sur les autres points de l'Amazonie, il ne reste plus que des rebelles indiens, vivant en toute tranquillité. L'Armée de première ligne basée à l'Amazonie compte le 4ème bataillon de chasseurs que votre Excellence commande, ainsi qu'un contingent de 70 soldats du 4ème bataillon d'artillerie commandé par le major José Coelho de Miranda Leao. Cette troupe occupe les positions que je vous indiqueral plus avant. Les navires de guerre qui composent la force navale de l'Amazonie sont : Le Patacho Januária, commandé par le Capitaine José Sabino Antonio da Silva Pacheco, qui en tant que vétéran de son armée commande aussi tous les autres ; L'embarcation Indépendance commandée par le Lieutenant Capitaine José Thomé Sabino ; les goélettes Peblas commandées par le premier Lieutenant Pedro Maria Coelho de Abreu, 19 octobre commandée par le premier Lieutenant Joaquim Sabino da Silva ; Rio Grandense, commandée par le premier Lieutenant Lourenço da Sa et Araújo Amazonas ; Porto Alegre commandée par le Lieutenant Capitaine Sebastião Roque da Cunha ; le Cuter 13 mai commandé par le premier Lieutenant

-76-

José Antonio Corrêa. Il y a aussi d'autres petites embarcations, très utiles au service qui sont la goélette Guajar, ancrée à Santarem, et désarmée pour rénovation ; la goélette 5 septembre commandée par l'Aspirant Francisco Caetano de Almeida et les yachts Camarao commandés par le Cadet des Chasseurs Carlos Cyrilo de Castro ; et le Vencedor, commandé par le deuxième Sergent du 4ème Bataillon Estevao José de Araújo. Cette armée de terre comme de mer occupe les positions suivantes. Le Patacho Januário, les goélettes Rio Grandense, Porto Alegre, le yacht Camarao et la plupart du 4ème Bataillon que votre Excellence vient d'arriver du Rio Preto sont basés à Santarem. Les deux goélettes et le yacht, depuis peu revenus, de Luzéa la Porto Alegre ; la Rio Grandense revenue du Rio Preto et du Cussary le yacht Camarao. Le Cuter 13 mai, le yacht Vencedor ainsi que la 8ème Compagnie du Quatrième Bataillon ont établi leur garnison et les expéditions de Ichituba au Rio Tapajós. La 7ème Compagnie du 4ème Bataillon est détachée à la Vila de Monte Alegre, où se trouve -

(document original incomplet).

-77-

Votre Honneur, Je porte à la connaissance de votre Honneur le rapport relatif à mon expédition du 2 courant au Biburú, à savoir qu'à notre arrivée à cet endroit, le 23 août dernier, je le trouvai vide et les maisons incendiées. Aucune voie de terre n'y accédait. Le 25 courant, je levais le camp, et me dirigeai à Igarapé de Javahin, où je parvins le 26 dans le but de soumettre le village du Tuxaua Herculiano, qui était personnellement à Santa Cruz pour engager la communication avec les plaines, quand survint le Tuxaua Joaquin et ses Mundurucus qui nous avait devancés en remontant le fleuve. Il arriva et me communiqua s'être battu pas loin contre quatre embarcations de rebelles ; en conséquence, j'envoyai toute l'armée à sa poursuite. Le 27, alors qu'ils poursuivaient deux embarcations en amont du Igarapé Tucumaréguara, les navires éclairés subirent une attaque par la terre d'un nombre considérable de rebelles, au moment où ils franchissaient la pointe Ambury, à la tombée de la nuit. * Ils furent la nuit durant pris en Moqueio. Le matin du 28, ils procédèrent au débarquement sans la moindre résistance, et lors d'une exploration de ce point trouvèrent que c'était la voie par laquelle Luzéa et les terres des Maués communiquent avec le fleuve. Des documents officiels saisis, on découvrit qu'il s'agissait du fameux Barbosa (dit Parantiti), le chef de toute la horde de rebelles compris entre Luzéa et Rio Preto ; C'est la raison pour laquelle Thomas d'Albuquerque, lorsqu'il se trouva sur ce fleuve, dut se mettre à distance au plus vite du dit Barbosa. A huit heures, une marche fut engagée pour explorer plus avant l'intérieur, la progression de nos vedettes fut arrêtée par une attaque de rebelles disséminés dans toute la forêt (chemin des terres des Maués), dont le nombre ne cessait de s'accroître avec l'avance de la marche vers l'intérieur. Le 29 à neuf heures du matin, le détachement a dû se replier et a communiqué être arrivé à deux heures de l'après-midi de la veille d'un endroit à l'intérieur détenu par les rebelles d'où il avait entendu des Caixas [ambours ?], et devant la disproportion des opposants, il a été obligé à un repli avec seulement 4 blessés légers. Ils prirent 25 embarcations aux rebelles qui n'avaient pu les sauver à cause du blocus ; la plupart fut détruite par manque de pilote pour les conduire. Il fut exploré un endroit où campaient des Mundurucus, qui effrayés par le feu, s'enfuyèrent par la rive droite du fleuve en amont, laissant les rebelles, désarmés. Ce sont quinze jours de voyage les vivres allaient en s'épuisant, [...] raison pour laquelle j'ai décidé de lever le camp de Amboury et ai navigué sur le fleuve en aval, je suis arrivé à ce campement où je reçus la correspondance instructive de votre Excellence le 14 passé. Faisant suite aux instructions, je donne ordre du départ du Batelao et du Coberto composé de quelques soldats et objets à la charge du suppléant Joaquim de Moraes Navarro. Dieu garde votre Excellence. Rapport du Commandant de l'Armée dans le Rio Preto à Ichituba 4 septembre 1839. Monsieur Joaquim José Luiz de Souza Lieutenant Colonel Commandant de l'expédition à l'Amazona Manoel Maria Tavares Commandant de l'Armée dans le Rio Preto.

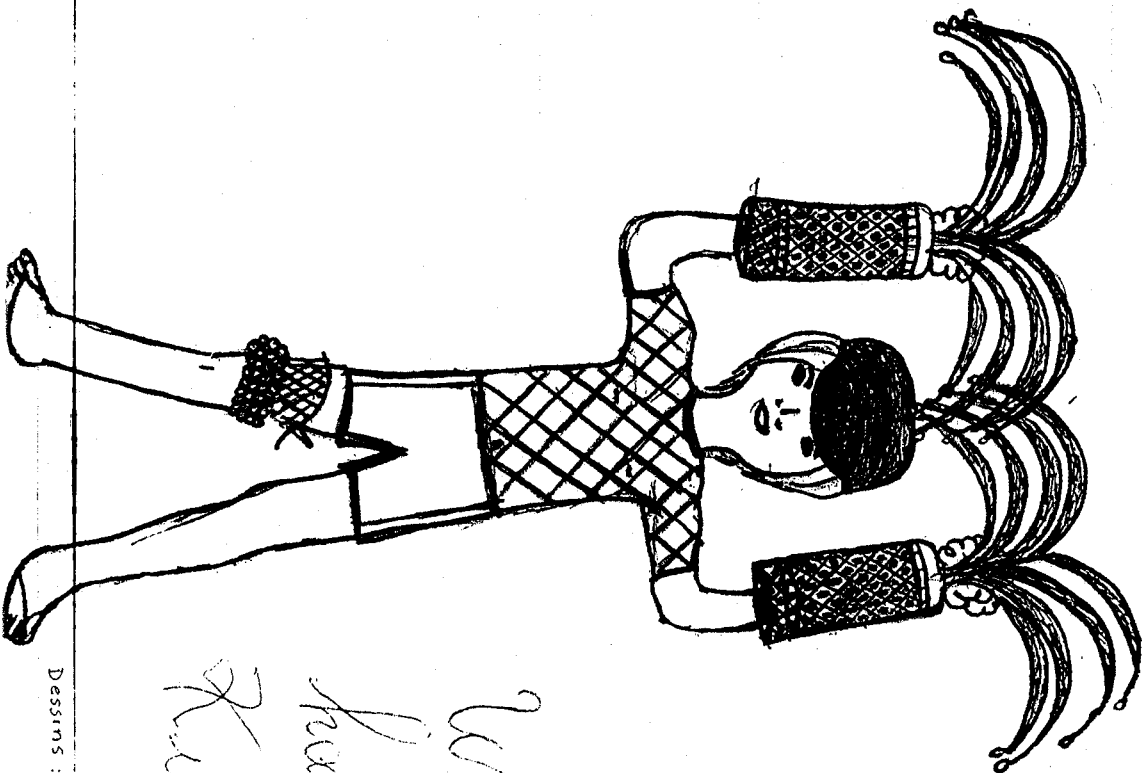
Conforme

Pedro Ivo Vallares da Silva, Adjudant du camp

(Transcription incertaine)

Transcription et traduction à revoir

WAUMAT



W. de Paris
 hat
 KUSHURU

Dessins : LUIS GÉNÉRIEL
 SATERÉ - MAWÉ

ANNEXE E

LE RITUEL DE /WAUMAT/
OU "FÊTE DE LA TOCANDEIRA"

Un des rituels les plus significatifs des Sateré-Mawé est celui de/Waumat/, connu régionalement comme la "danse" ou la "fête de la tocandeira". Il s'agit en effet d'un rituel complexe, avec des éléments qui restent plus ou moins constants tout au long du territoire indigène, et des aspects soumis à variation régionale ou locale, selon la rivière, le village, et même l'animateur du rituel.

Ce rituel, de nos jours, a deux objectifs : 1^o) représenter une action propice à la maturation masculine et 2^o) constituer un dispositif de prévention thérapeutique vis-à-vis de la maladie, principalement lors de la chasse et de la pêche. Dans cette dernière perspective, il évoque la guerre que l'on préparait anciennement à l'occasion de ce rituel.

Les Sateré-Mawé eux-mêmes comparent ce rituel de passage à celui de la menarche pour les femmes :

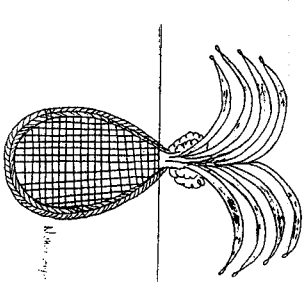
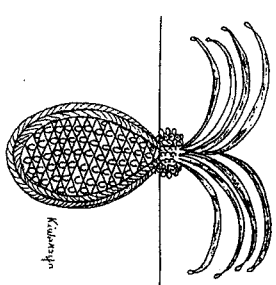
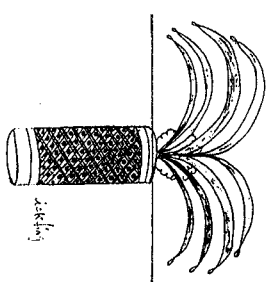
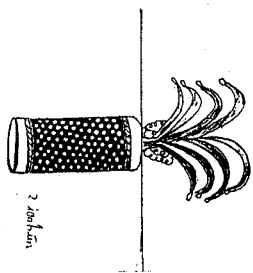
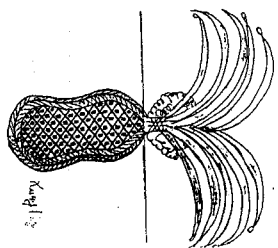
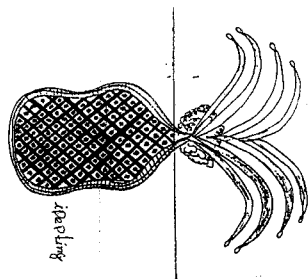
"Avant c'était comme pour les fillettes, qui lorsqu'elles devenaient des jeunes filles restaient recluses jusqu'à vingt jours. Avec la tocandeira, il se fait piquer jusqu'à vingt fois¹."

Tx. Ermíño

"Notre tocandeira consistait en des scarifications durant dix mois², avec *pay jagô*: une dent de *pacá*³. Ils passaient sur les incisions de la liane ardente *capitáta*⁴. "Ma grand-mère me disait que c'était bon pour ma santé, sinon j'aurais, en peu de temps, les joues et le pied enflés, le ventre gonflé, je serais malade!"

D. Marquilha Trindade Lopes

Dans une large perspective, la construction adulte du Sateré s'appuie d'une image du corps plus résistante à la douleur et à la souffrance, avec une image sociale insérée dans une trame de relations et



Dessins : LUIS GENERIEL, SATERÉ-MAWÉ

1 Le nombre d'applications et leur répartition en phases et ponctuations sont un des divers aspects d'un montage élaboré. Globalement, le jeune homme se soumet vingt fois à cette épreuve. A Marjuru, p.e., on compte une phase initiale de dix applications, cinq le premier jour et cinq autres le jour suivant. La première fois, on note l'intervention d'une femme -pouvant être la grand-mère ou la mère- qui passa une cuja sur les tresses du jeune homme, dans le but d'y développer la masse musculaire. On termine cette phase par une série de scarifications, également faites par une autre vieille femme.

2 A l'occasion de la menarche.

3 *Curatula paca*.

4 De la famille des Menispermaceae, le *capitáta*, plante grimpante ardente, en langue nheengatu, permet de constituer la symétrie, atténuée, de la condition du jeune homme terrado (pique). On a dans la cuja des piments *kakawiti* (*Crateva boninhi*), une autre feuille, contre le froid. On utilise aussi le *passatim malaqueta* (*Capiscium frutescens*) et *mangaratata* (*Zingib*). On note l'indication prophylactico-thérapeutique dans la représentation du traitement appliqué à la jeune fille pubère au moment de la menarche.

d'échanges qui se renouvelle et se renforce d'elle-même. Le rituel, dans son élaboration générale⁵, inclut les phases préparatoires et consécutives à la "fête", au rite à proprement parler.

Pendant ces phases, les liens de parenté réels et potentiels se renforcent ainsi que les circuits de coopération et les échanges économiques locaux et micro-régionaux. A l'occasion d'événements politiques et culturels d'importance régionale et nationale, il est d'usage que les Satele eux-mêmes fassent référence à ce rituel sous forme d'images et de spectacle, comme processus de reconnaissance et d'affirmation ethnique.

C'est le cas de la soumission volontaire des hommes⁶, à partir de dix-onze ans, à une série minimum recommandée de vingt applications⁷ de piqûres de fourmis tocandéiras : *Wayamata*⁸ contenues dans un gant : *sa?aripe/ou/ sa?ari ajam/*. Le *Maunat* s'inscrit dans une vaste gamme d'élaborations symboliques qui impliquent, parmi les plus diverses références, celles :

- 1) à la configuration cosmologique décrite en quatrième partie ;
- 2) à l'observation empirique du comportement animal ;
- 3) à un ethos, qui inclut la résistance à la douleur. BARBOSA RODRIGUEZ (1982 : 10) dit qu'on faisait la "fête" pour choisir les "guerriers au courage éprouvé", et qu'elle intimidait les Mundurucu. "Si ceux-ci étaient nombreux, les Maues étaient vaillants et capables de résister à la douleur".
- 4) à une esthétique-artisanale des matières devant être ou non utilisées pendant le rituel⁹, des modèles de tissage et les motifs d'inspiration.

5) à une poétique-musicale, englobant des mythes particulièrement riches qui représentaient : a) les conceptions fondamentales de soi et des autres - identité/altérité, de soi et du monde (onto-cosmologie), par rapport à un "milieu ambiant". b) la mémoire historique du groupe. c) une esthétique de l'expression verbale, musicale et chorégraphique.

6) à une sorte de gastroscopie, avec prescriptions et interdictions alimentaires, pour lesquelles la connaissance et l'utilisation du milieu ambiant et de ses ressources est nécessaire, et s'inscrit dans une conception et une gestion des relations sociales.

7) à une politique, enfin, avec ses stratégies d'affirmation de commandement dans un contexte interne et aussi à une éthnie dans le domaine des relations interethniques, au niveau régional et national. L'événement est prévu et réalisé suffisamment à l'avance par un *tuxaua* (leader politique) d'un village, qui, les jours précédant la fête proprement dite, organise des chasses avec les autres hommes mûrs, pendant que les femmes préparent le *larudá*¹⁰ et les jeunes confectionnent des sifflets en *táboca* (*huhu, huhukoji*), dont le son grave s'entend de loin, des rivières en haut et en bas, de villages en village, et qui sont utilisés comme appels d'invitation, généralement suivis par un grand nombre de concurrents. Pendant ces journées, les gants sont préparés, confectionnés ou réparés et embellis. Les jeunes

- 5 AUGÉ, 1994. Cap. IV.
- 6 Selon BARBOSA RODRIGUEZ (1982 : 11), anciennement, ceux qui ne se faisaient pas piquer des *tocandéiras* étaient considérés comme des lâchards.
- 7 Un élément est mis en relief dans le rituel : c'est la participation de la génération *Kurum?i wasu hu/* : "tant qu'un grand petit", entre dix et dix-sept ans et les *Kurum?i wasu wasu* : "enfant grand mais vieux, entre dix-sept et vingt ans. On peut faire des applications tout au long de sa vie pour atteindre la case minimale et même la dépasser, ce qui est tout à fait conseillé. Certains, dit-on, l'ont fait plus de quatre-vingt fois.
- 8 *Parapora alava*. Selon BARBOSA RODRIGUEZ (1982 : 10) il s'agit de *Cryptocercum aratum*. Certains disent avoir fait quarante applications : vingt sur chaque main.
- 9 Utilisés dans la fabrication du gant : *baabara*; *tucumá*; *caraná*; liane ardenté, coton, plume d'ara et de harpie principalement. Exclues : *arumá*, *jacitara*...
- 10 Boisson fermentée tirée du manioc.

participants du rituel peignent leurs mains pour ne pas "attraper froid" (*pegar frio*) : "Pour que les piqûres n'apparaissent pas trop", "pour qu'elles ne tassent pas trop mal" et, parfois, se découvrent le torse et les bras avec des traits réticulés ("chemise"), avec la teinture noire du *genpa americano* (*Genpa americano*). BARBOSA RODRIGUEZ (1982 : 10) dit que les *Maues* se faisaient des traits noirs sur le corps en commémoration des batailles qu'ils avaient livrées à l'époque du gouvernement du Patá Athayde Taive. On constate toujours une récupération ethno-historique constante de ces batailles dans l'Annexe sur la Guerre contre le Trafic d'enfants, dont seuls les narrateurs ont le souvenir¹¹. Ils se mettent sur la tête une tresse en paille blanche de *caraná*, appelée */apypesop/*; leur chapeau, "pour ne pas être chauve"¹², certains portent à la place une casquette de fabrication industrielle.

De tels ornements indiquent temporairement un certain degré de séparation, une discontinuité visuelle entre eux et le reste des habitants d'une localité. Durant ces jours et ceux qui suivent la première exposition, les jeunes gens se soumettent à des prescriptions/restrictions alimentaires car ils font partie du groupe à risque *maminkitú* (malade, mort), de même que les femmes enceintes et en couches, les nouveaux nés, ainsi que les apprentis paini.

Le rituel a ses spécialistes appelés à diriger le chant et la danse pendant tout le rituel. La formule conseillée implique au moins deux personnes, une pour commencer et l'autre pour assurer la continuité. Mais d'autres peuvent collaborer à ce rituel. Ces hommes, en quelque sorte des maîtres de cérémonie, qui généralement perpétuent une tradition transmise de père à fils, de grand-père à petit-fils ou d'oncle à neveu, sont les premiers à être convoqués et sont responsables de la pose et du retrait du gant au poignet des jeunes gens, de là leur nom : */pa?atukhat/*; "celui qui fait pousser le poignet". Ce sont eux qui connaissent le mieux tous les détails du protocole à suivre, les mythes correspondant et surtout les chants et la structure poétique adéquate permettant la création de nouveaux chants, de même qu'ils connaissent la chorégraphie : les pas et évolutions précises dans la danse, les temps à marquer et les séquences propres aux chants selon qu'il s'agisse de jeunes gens s'entraînant au rituel, de jeunes ayant achevé la phase initiale (de dix expositions au moins au fleuve Miriti), ou d'hommes ayant été déjà piqûés de nombreuses fois.

Le *tuxaua*, organisateur général des activités, y va lui-même ou coordonne avec un des pères de ceux qui vont être "piqûés" : *howe pi/*, la récolte des *tocandéiras* dans leurs fournilières, utilisant pour ce faire une tige de bois et pour les ramener et les conserver un bâton évité : le *Kurum/*. Cela se produit la veille de l'événement principal.

Pour être manipulées, les fourmis sont, le jour même du rituel, engourdies dans un bain préparé auparavant, fait de feuilles et décoques d'anacardier mises à macérer dans l'eau¹³. Une fois inertes, elles sont introduites dans les trous du gant tissé de jeunes feuilles de *tucumá* (*huhupytú*) : dans le Miriti :

- 11 Les meurtriers Tupinambá, après le sacrifice rituel de l'ennemi, se peignaient de *genipa* et se faisaient tatouer le poitrine et d'autres parties du corps : ces entailles étaient frocées de certaines mixtures et poudres noires qui laissaient des cicatrices indélébiles, marques honorifiques. Selon EPREUX, ce "tatuage" était "la revendication de leur vaillance et de leur force dans le but de venger leurs morts et contre leurs ennemis" (MÉTRAUX, 1967 : 77). Chez les Satele-Mawé, de nos jours, ce sens à demi oublié apporte un élément de folklore, lorsque certains font des traits semblables à ceux d'une chemise à l'occidentale.
- 12 Cette explication suggère une relation au paradigme du mythe du charognon de peau (du sang, des dents), censé expliquer l'odeur de l'imporabilité présente dans de nombreuses cultures indigènes, et associée aux rituels d'initiation (passage à la maturité). Les Satele-Mawé ont aussi ce mythe : il est présent dans la dernière partie du récit n° 3, de l'origine de la nuit et de la souffrance, associé à l'opposition nuit/purenuit mélangée. Il est aussi dans le récit n° 10, sur l'origine du *guaraná*, la mère allait parfumer son fils mort entouré pour le rendre immortel. Les serpents, se versant le parfum en premier, devaient immortaliser eux-mêmes.
- 13 Le calou est considéré comme fort chaud, "car il entoure" (sacolle), explique le paini Miricel. "Emporrela" mot issu de *porra*, cuire, en portugais populaire.

